

BULLETIN DES ARMÉES

DE LA RÉPUBLIQUE

RÉSERVÉ A LA ZONE DES ARMÉES

B.D.I.C.

La « Sozial-Demokratie » démasquée.

On a vu que le Reichstag a voté un nouveau crédit de 5 milliards, à l'unanimité, moins une voix, celle de Karl Liebknecht, député socialiste.

A ce propos, plusieurs journaux français ont cru devoir dire que, lors du vote des premiers crédits pour la guerre, au mois d'août dernier, une quinzaine de socialistes allemands avaient voté contre ces crédits.

C'est une légende.

Hypocritement, les socialistes allemands répandent cette légende par des journaux de pays neutres, afin de faire croire que toute la Sozial-Demokratie ne s'est pas déshonorée, n'a pas été tout entière complice des mensonges et des crimes du militarisme prussien.

C'est un journal suisse allemand, le Volksrecht, de Zurich, qui s'est fait le principal propagateur de la légende favorable à la Sozial-Demokratie.

Voici la vérité vraie :

Dans une réunion préparatoire, non publique, toute intime, les députés socialistes allemands s'entretenaient, entre eux, de l'attitude qu'ils allaient avoir à prendre. Un petit nombre d'entre eux parla de s'abstenir dans l'affaire des crédits de guerre et de voter contre. Une très forte majorité prononça contre cette idée, et, à la séance du Reichstag, tous les socialistes sans exception votèrent pour les crédits de guerre, c'est-à-dire pour la guerre.

Cette velléité d'indépendance et de vérité des socialistes allemands eurent dans l'huis-clos, loin de les innocenter, aggraver leur cas. Après s'être dits, entre amis, hostiles à la guerre, ils se sont dits, publiquement, favorables à la guerre. Ils ont été, non pas trompés, mais trompeurs.

Le masque de ces Tartuffes est tombé. Il n'y a plus en France un seul Français qui ait été dupe de ces gaillards-là. C'est avec joie que, dans un des derniers numéros d'un des plus ardents organes de la démocratie ouvrière, la Bataille syndicaliste, j'ai lu un article documenté où est dénoncé avec indignation ce que ce journal appelle justement la banqueroute frauduleuse de la Sozial-Demokratie.

Il publie — le premier, je crois — une traduction de la résolution votée en septembre 1912, au congrès des socialistes allemands à Chemnitz, quelques jours avant l'éclat de la guerre des Balkans.

La bourgeoisie y était dénoncée, flétrie, comme « tombée complètement sous la domination de l'impérialisme, et accordant sans résistance toutes les dépenses réclamées pour l'armée et la marine », et les social-démocrates s'y déclaraient indomptablement résolus à « combattre l'impérialisme et ses violences jusqu'à sa défaite complète ».

Ayant dit cela solennellement et pensant cela solemnellement, les social-démocrates ont coiffé le casque à pointe et, crachant sur le droit des gens, crachant sur leurs propres idées, ils se sont rués, soldats du kaiser, à l'égorgeage des Belges, ils ont massacré, en France comme en Belgique, une population inoffensive, ils ont joyeusement pris leur ample part de l'orgie sanglante et barbare.

Au jour où le droit vaincra, ces chefs de la Sozial-Demokratie auront beau ergoter, se débattre, inventer des sophismes pour se disculper. Ils sont, ils resteront les serviteurs du kaiser et les complices de ses crimes.

A. AULARD,
professeur à la Sorbonne.

LES AUTRICHIENS BATTUS par les Serbes.

La vaillante armée serbe vient de se couvrir de gloire. Attaquée par des forces supérieures en nombre, elle a dû se replier d'abord tout en combattant, pour conserver sa liberté de manœuvres. Puis elle a repris vigoureusement l'offensive et dans un élan irrésistible elle a culbuté l'armée autrichienne, qui, après cinq jours de combat, a été mise en déroute.

Voici le communiqué officiel de l'état-major serbe :

L'offensive foudroyante de l'armée serbe a réussi pleinement sur tout le front. Partout, l'ennemi se retire dans le plus grand désordre, laissant entre nos mains un très grand nombre de prisonniers, des bouches à feu et du matériel de guerre.

On annonce que, sur une partie du front, nous avons fait deux mille prisonniers, enlevant la musique et le drapeau du 22^e régiment.

En se retirant précipitamment devant les troupes serbes qui ont, le 6 décembre, défait leur centre et leur aile droite, les Autrichiens ont abandonné sur le terrain, entre autre butin, neuf obusiers, neuf mitrailleuses, et une grande quantité de fusils.

Les troupes serbes, lancées à la poursuite de l'ennemi, le talonnent avec une telle vigueur que les Autrichiens n'ont pu jusqu'ici s'arrêter sur aucune position, et fuient en se débarrassant de tout ce qui est susceptible de gêner la rapidité de leur retraite.

L'ennemi, qui a subi des pertes terribles, et a notamment souffert cruellement du feu des batteries à tir rapide serbes, est profondément démoralisé.

Sur presque tous les points, le recul des Autrichiens a été si précipité qu'ils ont été obligés d'abandonner leurs morts et blessés.

Plusieurs milliers de prisonniers autrichiens sont arrivés à Nisch.

L'enthousiasme et l'ardeur des troupes serbes sont admirables.

Le butin de ces derniers jours se décompose ainsi : 95 officiers et 16,000 prisonniers ; 28 canons de campagne, 11 canons de montagne, 9 obusiers, 36 mitrailleuses, plus de 10,000 fusils, d'énormes quantités de munitions, la caisse d'un régiment, des trains sanitaires, des chevaux et de nombreux bœufs.

Victoire navale anglaise.

Quatre croiseurs allemands détruits.
Deux charbonniers capturés.

La marine anglaise vient de prendre une éclatante revanche des pertes qu'elle avait subies depuis le début des hostilités. Une escadre commandée par l'amiral Sturdee a réussi à joindre dans les parages du détroit de Magellan, l'escadre allemande du Pacifique et lui a livré un combat décisif.

L'amirauté britannique le résume ainsi :

A sept heures trente du matin, le 8 décembre, les croiseurs allemands Sharnhorst, Gneisenau, Nürnberg, Leipzig et Dresden étaient vus près des îles Falkland par une escadre anglaise, sous le commandement du vice-amiral sir Frederick Sturdee. Un combat suivit, au cours duquel le Sharnhorst, battant pavillon de l'amiral Graf von Spee, le Gneisenau et le Leipzig ont été coulés.

Le Dresden et le Nürnberg ont fui pendant l'action et sont poursuivis. Deux charbonniers ont été capturés.

Le vice-amiral rapporte que les pertes anglaises sont très peu nombreuses. Quelques survivants du Gneisenau et du Leipzig ont été sauvés.

Le roi et le premier lord de l'amirauté ont adressé les remerciements de la nation à l'amiral Sturdee, aux officiers et aux hommes de la flotte victorieuse.

Un nouveau télégramme du vice-amiral Sturdee annonce que le Nürnberg a été également coulé le 8 décembre.

La poursuite du Dresden continue.

Le combat dura cinq heures, avec des intervalles.

Le Sharnhorst coula au bout de trois heures, le Gneisenau deux heures après.

Les croiseurs légers ennemis dispersés furent poursuivis par nos propres croiseurs. On ne signale la perte d'aucun navire anglais.

Félicitations françaises.

A la suite de la victoire navale remportée par l'escadre anglaise aux îles Falkland, M. Victor Augagneur, ministre de la marine, a adressé à sir Winston Churchill, premier lord de l'Amirauté britannique, le télégramme suivant :

« J'adresse à Votre Excellence les félicitations enthousiastes de la marine française pour l'éclatante victoire et la bravoure de la flotte britannique. »

Les pertes allemandes.

L'escadre de l'amiral von Spee s'est présentée au combat avec toutes ses unités, soit deux croiseurs cuirassés et trois petits croiseurs.

Ces cinq bâtiments formaient avec l'*Emden* la station allemande de l'Est asiatique et avaient quitté Tsing-Tao au moment de l'investissement du port par les forces anglo-japonaises. On sait qu'en quittant cette station le *Scharnhorst* et le *Gneisenau* s'étaient rendus devant Tahiti où ils avaient bombardé le port et coulé la petite canonnière française *Zélée*, qui était désarmée. Leur trace avait été perdue pendant quelque temps, et par de fausses dépêches ils cherchaient à dissimuler leur route. Le 1^{er} décembre ils réapparaissent et dans une rencontre avec la division anglaise de l'amiral Craddock, ils coulaient les deux croiseurs cuirassés anglais *Good-Hope* et *Monmouth*; puis se rendaient sur la côte du Chili, à Valparaiso, stationnaient ensuite aux îles Juan-Fernandez, et enfin se dirigeaient sur le cap Horn d'où ils passaient dans l'Atlantique.

SITUATION MILITAIRE

Du 8 au 11 décembre.

8 décembre, 15 heures. — Pendant la journée du 7, l'ennemi s'est montré plus actif que la veille dans la région de l'Yser et aux environs d'Ypres. Notre artillerie a riposté avec succès.

Dans la région d'Arras, une très brillante attaque nous a, comme nous l'avons annoncé, rendus maîtres de Vermelles et du Rutoir. Vermelles était, depuis près de deux mois, le théâtre d'une lutte acharnée. L'ennemi y avait pris pied le 16 octobre, et, du 21 au 25 octobre, il avait réussi à nous rejeter hors de cette localité. Depuis le 25 octobre, des opérations de sape et de mine nous avaient ramenés, pied à pied, jusqu'aux lisières et, le 1^{er} décembre, nous avions enlevé le parc et le château.

Dans la région de l'Aisne et en Champagne, quelques combats d'artillerie. Notre artillerie lourde a dispersé plusieurs rassemblements ennemis.

En Argonne (bois de la Gurie) et au nord-ouest de Pont-à-Mousson (bois Le Prêtre) nous avons gagné un peu de terrain.

Sur le reste du front, rien à signaler.

8 décembre, 22 heures. — En Belgique, une violente attaque allemande sur Saint-Eloi, au sud d'Ypres, a été repoussée.

La lutte est toujours très vive dans les forêts et à l'est de l'Argonne.

Aucun autre incident notable.

9 décembre, 15 heures. — De la mer à la Lys, dans la journée du 8, combats d'artillerie.

Dans la région d'Arras et plus au sud, rien à signaler. Toutes les positions gagnées par nous dans les deux dernières journées ont été organisées et consolidées.

Dans la région de l'Aisne, combats d'artillerie où nous avons eu l'avantage.

Dans l'Argonne, l'activité de notre artillerie et de notre infanterie nous a valu des gains appréciables. Plusieurs tranchées allemandes ont été enlevées. Nous avons progressé sur tout le front, sauf sur un point unique où l'ennemi a fait sauter à la mine une de nos tranchées.

Sur les Hauts-de-Meuse, notre artillerie a

nettement maîtrisé l'artillerie ennemie. Dans cette région, de même qu'en Argonne, nous avons progressé sur tout le front et enlevé plusieurs tranchées ennemies. Il en a été de même dans le bois Le Prêtre.

Dans les Vosges, nous avons repoussé plusieurs attaques au nord-ouest de Senones. Dans le reste du secteur des Vosges, l'ennemi n'a pas essayé pendant la journée du 8 d'attaquer sérieusement les positions enlevées par nous la semaine dernière.

9 décembre, 22 heures. — Pas d'autre incident à signaler qu'une avance de nos troupes devant Parvillers et une attaque allemande sur Tracy-le-Val repoussée.

10 décembre, 15 heures. — La journée du 9 a été calme en Belgique, ainsi que dans la région d'Arras où l'ennemi n'a tenté aucun retour offensif.

Plus au sud, dans la région du Quesnoy et d'Andréchy, nous avons réalisé des progrès variant de 300 à 600 mètres. Notre gain a été maintenu et consolidé.

Dans la région de l'Aisne et en Champagne, pas de changements. L'artillerie allemande, sur laquelle nous avions pris l'avantage les jours précédents, s'est montrée hier plus active, mais elle a été à nouveau maîtrisée par notre artillerie lourde.

Celle-ci, aux environs de Reims, a obligé les Allemands à évacuer plusieurs tranchées. Cette évacuation s'est faite sous le feu de notre infanterie.

Dans la région de Perthes, l'ennemi, par deux contre-attaques, a essayé de reprendre les tranchées qu'il avait perdues le 8. Il a été repoussé; le terrain conquis par nous est solidement organisé.

Dans toute l'Argonne, notre progression s'est continuée. Nous avons enlevé de nouvelles tranchées, repoussé avec un plein succès six contre-attaques, complété et consolidé le terrain conquis sur l'ennemi.

Sur les Hauts-de-Meuse, combats d'artillerie dans lesquels nous avons gardé, malgré l'activité plus grande des batteries ennemies, un avantage marqué.

Dans le bois Le Prêtre, nous avons pris de nouvelles tranchées.

Rien à signaler sur le reste du front jusqu'à la frontière suisse.

10 décembre, 23 heures. — Situation générale sans modification.

Hier, nos aviateurs ont, de nouveau, lancé, avec succès, seize bombes sur la gare et les hangars d'aviation de Fribourg-en-Brisgau. Malgré une vive canonnade, ils sont rentrés sans accident.

11 décembre, 15 heures. — L'ennemi a montré hier quelque activité dans la région d'Ypres. Il a dirigé contre nos lignes plusieurs attaques, dont trois ont été complètement repoussées. Sur un point unique du front, les Allemands ont réussi à atteindre une de nos tranchées de première ligne. De notre côté, nous avons continué à progresser dans la direction des lignes ennemies.

Dans la région d'Arras et dans celle de Juvin-court, combat d'artillerie.

Dans l'Argonne, nous avons poussé en avant plusieurs de nos tranchées et refoulé deux attaques allemandes.

Dans la région de Varennes, nous avons consolidé nos gains des jours précédents. L'artillerie allemande s'est montrée très active, mais ne nous a pas infligé de pertes.

Il en a été de même pour les Hauts-de-Meuse. Dans le bois Le Prêtre, notre progression s'est poursuivie et accentuée.

Au sud de Thann, nous avons enlevé la gare d'Aspach.

Sur le reste du front des Vosges, combats d'artillerie.

11 décembre, 23 heures. — Dans la région d'Ypres, une très violente attaque allemande a été repoussée.

Dans cette même région, celle de nos tranchées qui avait été signalée dans le communiqué de quinze heures comme atteinte par les Allemands a été reprise par nous.

Sur le reste du front, rien à signaler.

EN RUSSIE

Officiel. — Dans la journée du 8 décembre, les combats dans la région de Mlava (près de la frontière de la Prusse orientale) ont pris un caractère moins tenace.

Sur la rive gauche de la Vistule, dans la soirée du 7 décembre, les Allemands, à la faveur des ténèbres, prirent une offensive simultanée sur tout le front Ilof-Gloyno, marquant ici des attaques opiniâtres répétées par colonnes compactes. Cependant, éclairé par nos projecteurs et décimé par notre feu, l'ennemi fut partout repoussé.

Les attaques ennemies cessèrent avec le lever de la lune. Le lendemain des combats acharnés continuèrent sur le front Lowitch-Ilof mais sans succès pour l'ennemi.

Dans la région de Petrokof, l'action n'a pas modifié la situation. Le combat au sud de Cracovie continue avec ténacité, présentant des alternatives d'offensive et de défensive.

Les Allemands, par deux fois, ont tenté d'enfoncer notre front, mais ils ont été repoussés avec des pertes graves.

Le 9 décembre, on ne signale aucun changement saillant.

Des tentatives partielles de l'ennemi pour passer à l'offensive ont amené, dans la région de Ciechanow et de Prasnysz, ainsi que dans celle de Petrokof et quelques autres districts de notre front, des engagements dont l'issue a été défavorable aux Allemands.

Dans la région des cols de Vyczkow et de Beskid, le 8 décembre, au cours de l'attaque d'une position fortifiée des Autrichiens, nous nous sommes emparés de quatre canons et de nombreux chariots, et nous avons fait plus de trois cents prisonniers.

PAROLES FRANÇAISES

Ce n'est pas une foi neuve, un culte de nouvelle invention, une pensée confuse, c'est un sentiment né avec nous, indépendant des temps, des lieux et même des religions; un sentiment fier, inflexible, un instinct d'une incomparable beauté, qui n'a trouvé que dans les temps modernes un nom digne de lui, mais qui déjà produisait de sublimes grandeurs dans l'antiquité, et la fécondait, comme ces beaux fleuves qui dans leur source et leurs premiers détours n'ont pas encore d'appellation.

Cette foi, qui me semble rester à tous égards, et régner en souveraine dans les armes, est celle de l'Honneur.

ALFRED DE VIGNY.

(Servitude et grandeur militaires.)

INFORMATIONS OFFICIELLES

CONSEIL DES MINISTRES. — Le conseil des ministres s'est réuni vendredi 11 décembre à l'Élysée sous la présidence de M. Poincaré. Tous les ministres étaient présents.

MM. Millerand, ministre de la guerre et Delcassé, ministre des affaires étrangères ont mis le conseil au courant de la situation militaire et diplomatique.

M. Briand, ministre de la justice a fait signer un décret restreignant à 5 p. 100 la saisie-arrest sur les sommes provenant des réquisitions militaires.

M. Malvy, ministre de l'intérieur, a exposé les conditions d'application de la loi du 5 août 1914, relative aux allocations des familles des mobilisés.

M. Ribot, ministre des finances, a exposé dans quelles conditions seront établis les douzièmes provisoires pour le début de l'année prochaine.

MINISTÈRE DE L'AGRICULTURE. — Les dispositions des décrets relatifs à la prorogation et à la suspension des baux des fermiers ou métayers qui ont été mobilisés seront applicables aux baux qui doivent prendre fin ou commencer à courir dans la période du 1^{er} janvier au 30 avril 1915. Les déclarations devront être faites quinze jours au moins avant l'expiration du bail ou la date fixée pour l'entrée en jouissance. Mais le juge de paix pourra relever le fermier ou métayer de la déchéance encourue

NOUVELLES DE FRANCE ET DE L'ÉTRANGER

M. Myrron Herrick, grand-croix de la Légion d'honneur. — M. Myrron T. Herrick, ancien ambassadeur des États-Unis à Paris, est arrivé à New-York à bord du *Rochambeau*. A la distance de trois milles de la côte, le capitaine du *Rochambeau* a remis à M. Myrron Herrick, au nom du Gouvernement français, les insignes de grand-croix de la Légion d'honneur, en reconnaissance des services rendus par l'ancien ambassadeur en France au peuple français.

Décorations anglaises. — A l'occasion de la visite du roi George en France, l'ordre du Bain a été conféré au général Joffre.

La grand-croix de cet ordre a été conférée au général Foch. Les généraux de Maud'huy, d'Urbal, Conneau, Mitry, Maistre, Dubois et Grossetti reçoivent la grand-croix de l'ordre Saint-Michel et Saint-George.

Le colonel Huguet, chef de la mission militaire française, attaché à l'armée britannique, a été fait compagnon de l'ordre du Bain.

Le prince et le trouper. — Ces jours derniers, le prince de Galles, après la visite du roi d'Angleterre sur les lignes avancées, regagnait en auto le quartier général. Il croisa sur sa route, sous la pluie et le vent, un soldat français égaré, tête nue, sans capote. En toute simplicité, le jeune prince l'invita à s'asseoir auprès de lui et, pendant que l'auto ramenait dans la bonne direction le trouper abandonné, souffrit à celui-ci son propre manteau.

Un annamite commande un régiment français. — Le lieutenant-colonel Do-Huu Chan vient d'être appelé au commandement d'un de nos régiments d'infanterie. C'est le premier annamite auquel on ait confié une telle charge. Le colonel est fils du Phu de Chalen, commandeur de la Légion d'honneur, mort l'an passé, et frère du lieutenant aviateur Do-Huu, ses exploits avant la guerre firent connaître et apprécier.

Correspondance avec l'Alsace. — L'administration des postes communique les listes complètes ultérieurement) des communes groupées par nos troupes en Alsace et avec lesquelles la correspondance postale est désormais acceptée.

Wildenstein, Krut, Oden, Felleringen, Urbis, Rekensohn, Mollau, Müsseren, Wesseling, Ranzach, Ranspach, Saint-Amarin, Malmerspach, Bosch, Geishausen, Altenbach, Goldbach, Miller, Bitschwiller, Thann, Vieux-Thann. Affranchissement: service intérieur français, centimes.

Le vin de la victoire. — Le vin de France de 1914 sera d'une qualité exceptionnelle. En Angleterre, on assure que depuis de nombreuses années on n'aura pas vu une récolte pareille. Aussi a-t-on trouvé tout de suite un nom pour l'Anjou de 1914: on l'appelle « le vin de la victoire ».

Il va sans dire que les syndicats viticoles de la Loire et de la Gironde se sont préoccupés d'abord de goûter ce vin merveilleux à nos braves soldats.

Dans leur appel, les syndicats viticoles envoient comme base l'offre de un pour cent de récolte, mais ce chiffre n'est pas absolu ni définitif. Les uns donneront par barriques, et d'autres par cruches, chacun suivant ses ressources et ses moyens; mais tous voudront mener, et, comme on dit, le cœur y sera.

Les couvertures ont apporté à nos « grands » du front, un peu de la chaleur du foyer, et le préfet de Maine-et-Loire. Le vin d'Anjou leur apportera un peu de soleil du pays.

Le ministre de la guerre a pris à sa charge les droits de régie et tous frais de transport.

Les villages flottants. — Pour abriter les nombreuses familles venues de Belgique et de plusieurs départements envahis par l'ennemi, on leur procède ce qui est nécessaire à leur existence, on vient de procéder à l'aménagement des péniches de la Seine.

Les villages flottants ont été inaugurés récemment, et les organisateurs espèrent grandir rapidement leur œuvre. Chaque village flottant sera composé de deux péniches, dont deux aménagées en loge-

ments, et le prix de revient est de 1,450 fr. pour chacune. Dans les deux péniches, on logera 160 personnes, soit 80 personnes par péniche.

Deux autres seront divisées en dortoirs; elles serviront à loger des célibataires ou des personnes isolées.

Enfin, la cinquième péniche sera aménagée en restaurant avec salle à manger, lavabos, etc.

La salle à manger pourra contenir 250 personnes; le prix d'installation de cette péniche sera de 300 fr.

La dépense totale, pour les cinq bateaux, s'élèvera à 3,900 fr.

Le transport du Grand-Livre. — M. Bley, directeur de la Dette inscrite, a quitté Bordeaux vendredi, ramenant au ministère des finances à Paris le Grand-Livre de la Dette publique, dont le transport n'exige pas moins de dix wagons.

Un nouveau tourment. — Ils vont publier un journal!

Il sera rédigé en français, étant destiné à ceux de nos compatriotes qui subissent actuellement l'effroyable torture de l'occupation allemande.

Evidemment, les infortunés pouvaient difficilement se procurer des nouvelles. Mais ne valait-il pas mieux pour eux rester dans une certaine ignorance des événements que de lire les boudes formidables qui vont leur être servies?

Reste à savoir combien ce nouveau journal aura de numéros? Pas beaucoup, disent nos canons, toujours tonnants.

Le concert. — A cette époque, le général von Strantz, commandant en chef de l'armée de Metz, avait établi son quartier général à Chambley et tous les jeudis, il envoyait sa musique à son état-major, campé à Woël, en Woëvre. Sur le coup de trois heures, vingt musiciens entraient dans le village, au pas de parade; d'une limousine blanche le général descendait et aussitôt le concert commençait.

C'était un concert classique. A 1,200 mètres de là, dans leurs tranchées d'avant-poste, nos troupes l'entendaient. Le deuxième jeudi, on accourut des tranchées de deuxième ligne. Le troisième jeudi, il y eut dans l'assistance des commandants, des colonels, des généraux. Mais, le quatrième jeudi, notre artillerie s'en mêla et au moment où, sur la petite place de Woël, le chef de musique frappait sur son pupitre, voici que tombe un premier obus, puis un second, puis d'autres encore, fauchant musiciens et officiers, éventrant la limousine.

Le piston, qui devait commencer, fit un couac affreux, le général von Strantz prit la fuite et le concert cessa: nous l'avions remplacé.

— Politesse pour politesse, déclara notre commandant en chef, nous voilà quittes!

Regrets d'un « poilu ». — Le 23 novembre, le soldat E. B..., en transportant, la nuit, des vivres pour des camarades de la tranchée, tomba sur le sol gelé, et se brisa l'avant-bras. Évacué le lendemain, il dit à son capitaine, qui lui faisait ses adieux: « Nous étions cinq frères partis à la guerre; deux sont morts, un autre blessé prisonnier; j'aurais bien voulu rester avec vous. »

Se séparer des officiers et des camarades voilà le seul chagrin des « poilus », à la guerre.

Comédie dans la tranchée. — La tranchée française interrompt violemment la tranchée boche.

— Il ne vient pas souvent vous visiter, votre empereur! Il a une rude fièvre! Ce n'est pas comme le « nôtre ». Il viendra nous voir demain le « nôtre »!

Le lendemain, en effet, la tranchée boche aperçut dépassant la tranchée française, un magnifique haut de forme dont le propriétaire — un simple bout de bois en l'espèce — semblait monter, descendre des degrés, s'incliner et saluait à droite, saluait à gauche, aux cris mille fois répétés de: « Vive Poincaré! Vive Poincaré! »

La promenade du « tube » présidentiel ne se termina qu'une demi-heure plus tard. Elle eût duré davantage, mais les Boches avaient usé tant de cartouches que le « huit rellets » — où l'avait-on déniché, deux puissants! — n'était vraiment plus observable.

PETIT-LOUIS

(1792)

Épées.

La meute des tapins marchait à quinze pas de la 1^{re} compagnie, sur la droite: un vieux, trois volontaires qui oublièrent la mesure, et cinq enfants gentils, le menton sur leur tambour, qui battaient une charge terrible et riaient sous leurs bonnets bleus.

C'était déjà la tempête. A cinquante pas du bataillon, deux compagnies de chasseurs tombèrent en flanc sur trois mille cuirassiers ennemis. D'entre les chevaux culbutés, les Autrichiens remis debout tentèrent de reprendre à pied l'offensive. C'est alors que le bataillon de la Meuse accourut. Les tambours changèrent de place et recommencèrent une autre charge.

Soudain: « Gare à toi! » Des voix crièrent: « Ohé! Petit-Louis! » L'enfant leva la tête. Une décharge aplâta sept hommes du premier rang. Ce fut un éclair dans un nuage; puis un cri! et les galopins cessèrent de battre, sauf un...

— Qu'est-ce que t'as? Petit-Louis en avait dans l'ail. Accroupi sur son genou gauche, la jambe droite cassée, disloquée, pendante, son tambour sanglotait pour lui.

— Une litière! à l'ambulance!

— Mais les Autrichiens nous ont cernés, dit un homme, et l'ambulance est bousculée derrière eux. Pour aller voir le médecin, faudrait traverser quatre compagnies d'ennemis.

Le capitaine vit son erreur. Il avait parlé machinalement. Il se retourna. L'enfant avait disparu.

Discipliné, malgré son âge, comme un ancien, le petit tambour s'était mis en tête d'exécuter l'ordre de son capitaine. Mais pour mieux obéir, il venait de monter la mule de la cantine. L'officier le vit apparaître au loin, près des lignes autrichiennes, en plein dans leurs balles. « Fameux, ce marmot! » A califourchon sur la mule, Petit-Louis s'était retourné vers ses camarades et leur faisait signe avec ses baguettes. C'était si moqueur, si brave, que le bataillon devina: « Le gamin nous appelle! »

— Allons plutôt le chercher! hurla le capitaine. Pas accéléré! Feu en avançant!

Mais le pas accéléré commençait, lorsqu'un tambour entreprit la charge. Ce tambour n'était pas dans la batterie, il était en avant, en tête.

Alors les rangs s'enthousiasmèrent et le combat se changea en course. Dans l'échancrure des fumées, l'enfant, dressé sur sa mule, semblait un colosse. Vers lui, tout le bataillon s'élança. Sous la foule ardente que ces coups de tambour poussaient en avant, les Autrichiens s'enfuirent. L'enfant descendit, dit alors de son affût et le bataillon de la Meuse écrasa l'ennemi contre la lisière d'un ravin où il déposa les armes.

Quatre mois après, sur l'ordre du Gouvernement, on amena Petit-Louis à Paris, dans une grande cour froide gardée par des canons et des vieillards. Tout menu, humblet, avec ses bras fins, sa jambe de bois, sa béquille, il avait l'air d'un insecte. On le posa sur le seuil de la cour. Le gouverneur de l'hôtel commanda:

— Première compagnie! Deuxième compagnie!

Lorsque tous les hommes furent alignés, le conventionnel prit le gamin par le cou.

— Anciens! cria-t-il, je vous amène un camarade!

Les rangs tressaillèrent.

— Voici un soldat de douze ans qui prend sa retraite!

Des figures s'allongeaient entre le fusils,

les vieux voulaient voir l'enfant. Le conventionnel tira son sabre : « Citoyen gouverneur, le ban. » Une voix commanda : « Tambours, ouvrez le ban ! » Et le conventionnel clama : — Soldats des vieilles guerres, je remets entre vos mains et sous votre garde le brave grenadier Petit-Louis, pupille de la patrie, ex-tambour au bataillon de la Meuse. La nation lui doit une victoire. Fermez le ban ! Les tambours grondèrent. Et tout à coup la voix du gouverneur s'éleva, émue, cassée, solennelle :

— Vétérans, pour le défilé !
Les tambours s'avancèrent de quatre pas sur la gauche.

— Compagnies, par le flanc droit !
Il tomba dans la cour un pesant silence.

— En avant, marche !
S'avancait d'abord, en tête, le solitaire gouverneur, soldat de cent quatre ans qui s'était battu en Bavière, à Höchstädt, et avait jadis commandé sous Villars dans le Palatinat. Derrière lui, à distance de quatre files, arrivait la troupe hautaine, l'armée à la saignée, au pas : dix vétérans de l'ancien régiment Croate, six du régiment Clermont-Prince qui avaient vu les guerres de Frédéric II, et ceux-là passèrent comme des spectres ; ils n'avaient plus de regard, la ronce de leurs sourcils avait effacé leurs prunelles.

— Du nerf ! dit le représentant ! raidis-toi, Petit-Louis !

— Faut-il que je reste ? demanda l'enfant.

— Immobile ! c'est pour toi, tout ça, répondit le conventionnel.

Petit-Louis ne comprenait pas. Impressionné par les visages, le roulement des caisses et l'habit du gouverneur qui ruisselait de dures, il changea de bras sa béquille.

C'est beau...
Parmi ceux qui venaient, d'immenses dragons du Roy ouvrirent leurs yeux morts, pour voir le « nouveau ». Ils le flairèrent, sourirent.

Tandis que la première compagnie tournait dans la cour, la deuxième se présenta, composée de gardes-françaises, de soldats de Navarre et Colonel-général, de tous les grands régiments qui avaient fait les campagnes du siècle. Tous, en passant, examinaient Petit-Louis, étonnés de son âge. Cette gloire défila jusqu'aux derniers hommes.

— Vétérans, halte !
Le gouverneur leva son sabre :

— Artilleurs, à vos pièces !
Les canons, à leur tour, saluèrent... aux oreilles de l'enfant épouvanté.

— Tu ne tremblais pas tant à la bataille ! rit le conventionnel en prenant au cou le gamin. De la tenue, petit. La postérité te regarde.

— Enfin, où c'est donc que nous sommes ? répéta l'enfant. Qu'est-ce que c'est que tous ces vieux ?

— Ces vieillards sont maintenant tes frères. Tu vas prendre place au milieu d'eux, tu seras habillé comme eux, on t'honorera comme eux. Te voilà comme eux un ancien.

Les vieux étaient rentrés dans l'hôtel ; la cour était vide. Le représentant et le gouverneur encadraient Petit-Louis comme deux édifices.

— Un vieux... moi ? dit le tambour en souriant.

— Les lauriers n'attendent pas que les fronts soient blancs comme le mien, dit le gouverneur. Ne te plains pas, mon brave ; à dix ans, tu rentres dans l'immortalité.

— Tiens, fiston, ajouta le conventionnel, prends ces cent sous de la République et n'abuse pas de l'eau-de-vie et du tabac ; je reviendrai te voir si tu es sage.

Et Petit-Louis, en boitant, alla manger sa première soupe d'Invalide.

GEORGES D'ESPÈRES.

D'où vient le mot « Boche » ?

On s'est demandé quelle était l'origine du mot « Boche ».

M. Arnold Naville suppose que Boche vient de *Teutobochus*, roi teuton « qui était un géant et sautait par-dessus six chevaux rangés de front », mais M. Charles Rabany fait observer que *Teutobochus* se prononçant « bokus », c'est tout au plus si le nom du roi germain aurait pu fournir le mot « bock ».

Entre bock et boche il y a des rapports étroits, sans doute ; ils paraissent insuffisants tout de même pour justifier l'hypothèse de M. Naville.

On a prétendu aussi que ce diable de Boche pouvait bien descendre — par l'étymologie de service ! — de *bursch*, qui signifie brousseur ou domestique, ou d'Alborah, nom de la bête fantastique sur laquelle Mahomet monta au ciel, ou du vocable turc *boch*, qui veut dire vide, ou encore de la corruption des mots allemands *allddeutsch* et *deutsch*, etc., etc.

Que n'a-t-on pas imaginé ou proposé !

« Ne peut-on tout simplement admettre, écrit fort justement M. Robert Lesrange, que Boche est un diminutif de Alboche, forme péjorative du mot « Allemand » ? La langue verbe emploie en effet les désinences en *oche* comme dans *bidache*, *moche*, *rigolboche*, etc. Alboche est ensuite devenu Boche par une simplification analogue à celle qui a réduit les vocables argotiques *charbournat*, *mastroquet* en *bougnat* et *troquet*.

L'explication donnée par M. Robert Lesrange trouve sa confirmation dans le fait que le mot péjoratif « Alboche » et son diminutif « Boche » ont été fort employés à l'époque de la guerre de 1870. On signale même un professeur d'anglais qui, en 1888, au lycée de Tours, traitait de « têtes d'Alboches » ceux de ses élèves qui se montraient le plus rebelles à son enseignement.

A propos de la Woëvre

(Petite étude de prononciation.)

Voilà un nom qui revient constamment dans les communiqués. Comment doit-on le prononcer ? Woëvre ou Voivre ? Les gens du pays, les seuls qu'il convienne d'écouter, vous répondront que Woëvre se prononce Oivre, comme Wallon se prononce Ouallon, et Longwy Lon-ouy. Woëvre est un nom de lieu d'origine celtique, non germanique. « Essayez, écrit un Lorrain à M. Ardouin-Dumazet, essayez de le faire dire par un Boche, il n'y parviendra jamais : le son *oi* n'existe pas pour leur gosier. »

Ce même correspondant indique, à propos du signal de Xon, que, dans les noms lorrains, *x* avait coutume, il n'y a pas longtemps, de se prononcer *ch*. « Nous disions : Chousse et non Xousse ; nous grimpons de Nancy au champ de tir de Lachou et non Laxou, et de là, nous descendions boire une choppe de Machéville (à Maxéville). De même, lorsque j'étudiais à Pont-à-Mousson, nos promenades nous conduisirent plus d'une fois jusqu'au belvédère du signal de Chon, d'où nous contemplions la silhouette bleue de Metz la regrettable, et écoutions tinter la Mutte, dont le son nous était un glas... »

« La Mutte sonnera bientôt la victoire ! » Ajoutons, en quittant la Lorraine pour l'Argonne, que Sainte-Menehould, dont il a été question bien souvent aussi, se prononce d'une façon extrêmement simple. L'h, z, le d, tout cela disparaît, et il ne reste plus que Sainte-Menou.

Puisque nous y sommes et que nous faisons les pédants, signalons, en outre, que : Vailly-sur-Aisne doit se prononcer : Vély,

Ostel—Otel, Vregny—Vreugny, Braine—Braine, l'Aisne, rivière et département — l'Aine, la Vesle, rivière—la Vèle, Laon, chef-lieu—Lan, le Lannois ; Craonne—Cranne, Craonnelle—Cranelle, Guise—Guhise, Montmirail, bourg de la Marne limitrophe de l'Aisne—Montmirel.

Leçon d'Histoire.

Celui qui a étudié l'histoire cherche vainement quelque époque qui soit comparable à celle-ci, il n'en trouve pas dans les époques modernes ; il faut qu'il remonte aux dernières invasions des barbares. Jusqu'ici, c'étaient des armées qui s'affrontaient, à présent ce sont deux peuples — deux peuples qui se sont organisés pour la lutte et qui, depuis un demi-siècle, eurent constamment pour objet, l'un, l'agression et la conquête, l'autre la résistance.

Si, grâce à cette préparation, la France tient bon, il ne convient pas qu'elle laisse mettre en doute, par qui que ce soit, que l'agression vint de l'Allemagne prussifiée et que c'est à la continuée agression, au brigandage érigé en principe de gouvernement que la Prusse a dû, depuis deux siècles, son accroissement, son enrichissement et l'immensité de sa puissance.

Du 10 janvier 1701, où les comtes de Zollern, devenus margraves, puis électeurs, ceignirent à Königsberg la couronne royale et commencèrent de jouer un rôle en Europe, tout leur argent, tous leurs sujets, tous leurs soins passèrent à former une armée qui fut une pièce mécanique modèle, qui remuait, marchait, manœuvrait, combattit et mourut avec une régularité automatique, sous une discipline implacable qui n'en fit plus une réunion d'hommes, mais une machine à tuer.

Sans même qu'elle fut commandée par un grand homme, cette armée, en quarante ans, avait, de contributions et de territoires, rapporté bien plus qu'elle n'avait coûté, mais, avec Frédéric II à la tête, elle devint l'instrument de conquête le plus merveilleux qu'on eût forgé ; elle procura la Silésie, le comté de Glatz, la Frise orientale, la Prusse occidentale, une partie de la Grande Pologne.

Telle était sa réputation que, sous les successeurs de Frédéric II, sans même qu'on eût à la mettre en service, elle fit appeler la Prusse à la curée quand on partageait des nations et qu'on supprimait des peuples ; ainsi fut-ce pour la Pologne, ainsi eût-ce été pour la France, sans la journée de Valmy. Ce jour-là, les Prussiens comprirent que la tâche serait rude et qu'ils pourraient bien s'y rompre les os : ils lâchèrent leurs alliés et se retirèrent du jeu, ce qui les habilita plus tard à recevoir des deux mains, car ils excellent à tromper. Vis-à-vis de Napoléon, durant la campagne d'Austerlitz, ils rusèrent pareillement et avec le même succès ; mais ensuite, sur l'impulsion d'une femme, une reine, que dévorait la haine de notre France, ils s'avisèrent qu'il était temps de compléter par la gloire cette œuvre de trahisons diplomatiques et de marchés fructueux. Ils tirèrent du fourreau l'épée de Frédéric : elle était brulante et rouillée. Au premier coup Napoléon la brisa. Il s'en fallut de peu qu'à Tilsit la Prusse ne fût rayée de la carte d'Europe.

Napoléon céda aux instances de l'empereur de Russie, allié du roi de Prusse, mais s'il laissa au royaume un semblant d'existence, il établit à Berlin des surveillants qui ne devaient tolérer aucun acte contre la France ; furent-ils mal informés ou volontairement aveugles, en tout cas ils ne surent point renseigner sur les agissements

de quelques hommes auxquels le roi avait confié le soin de la Revanche et qui, avec une ingéniosité admirable, préparaient dans le silence, avec la complicité du peuple tout entier, l'organisation, non pas d'une armée, mais de la nation armée.

Certes, en 1792, on avait vu la France répondre par la levée en masse à l'agression de la coalition européenne — et ainsi avait-elle vaincu — mais cette levée en masse avait les défauts d'une improvisation ; elle fournissait des volontaires qui ne devinrent des soldats que lorsqu'ils furent encadrés par les vétérans de l'armée ancienne. Ce que rêvèrent Stein et Scharnhorst et qu'ils accomplirent, ce fut de militariser par avance la levée en masse, de ne plus avoir sur le territoire prussien que des soldats, constamment prêts à revêtir l'uniforme et à saisir leurs armes ; des soldats marchant, manœuvrant, se battant comme les soldats mécaniques de Frédéric II, mais ajoutant à leur instruction militaire perfectionnée et à l'ancienne passion du pillage, un patriotisme et un loyalisme exaltés : « Avec Dieu, pour le roi et la patrie. » Mis en service contre la France, en 1813, cet instrument de guerre prouva son efficacité dans les campagnes dites de la Délivrance. Démesuré, par rapport à la population, l'effectif de son armée assura à la Prusse, dans le démembrement de l'empire napoléonien, une part qu'elle n'eût jamais pu rêver : il la porta au rang des grandes puissances et rien désormais ne se fit sans son avis.

Durant près d'un demi-siècle, les Prussiens perfectionnèrent leur organisation et leur outillage, ils appliquèrent leur culture militariste aux peuples qui leur étaient échus et qu'ils dressèrent à leur école ; ils préparèrent par des associations douanières, leur prépondérance dans le nord de l'Allemagne ; puis, après un essai de leurs armes contre le Danemark, auquel ils ravirent les plus riches de ses provinces, ils se sentirent en mesure de provoquer à leur profit la dissolution de la confédération germanique, d'en exclure l'Autriche et de se rendre les maîtres d'une Allemagne unifiée, centralisée et militarisée. Ce qu'ils firent : ce fut l'affaire de Sadowna et de quelques combats contre les Hanovriens et les Saxons.

Pour être les maîtres sur le continent, restait la France. Il fallait qu'ils se hâtassent : les projets de Napoléon III et du maréchal Niel pouvaient fournir une redoutable armée de seconde ligne. Les Prussiens ne prirent que quatre années pour faire un peuple armé de ce peuple qu'ils venaient de conquérir. Ils ouvrirent la guerre par un faux, la dépêche d'Ems, de même qu'il y a trois mois par le guet-apens contre la Serbie, le Luxembourg et la Belgique. Ils furent victorieux : la France apprit, par la perte de deux provinces, ce qu'il en coûte à un peuple de n'avoir point su ni voulu s'armer.

À présent, la Prusse avait de la matière humaine à brasser selon son cœur, une matière presque inépuisable : 30 millions de mâles. Durant quarante ans elle s'y employa. Moyennant qu'elle aurait porté au plus haut degré l'éducation militaire, qu'elle aurait acquis les engins les plus perfectionnés et les plus meurtriers, elle s'assurait la conquête du monde, supprimerait la France, annexerait la Belgique et la Hollande, refoulerait la Russie, abaisserait l'Angleterre en lui enlevant la maîtrise de la mer.

Tout fut subordonné à ce grand dessein. Elle inonda la France et la Belgique de ses sujets, de ses espions, de ses explorateurs ; elle prodigua l'argent pour qu'ils y fissent des prosélytes et y pratiquassent des intelligences ; elle s'attaqua à l'organisme mili-

BLOC-NOTES

— Le chef de bataillon Tulpin, breveté du génie, blessé, est affecté à l'état-major particulier du ministre, en remplacement du capitaine d'artillerie Nogués, mis à la disposition du général commandant en chef des armées du Nord-Est.

— Le tsar est arrivé à Tiflis. Il a été salué à la gare par de nombreuses délégations, parmi lesquelles se trouvait celle de la noblesse de Géorgie.

— Le prince de Galles a été promu lieutenant.

— Le sous-lieutenant de réserve Abel Ferry, sous-secrétaire d'Etat des affaires étrangères, a été cité à l'ordre de l'armée, ainsi que le sous-lieutenant de réserve Chevillon, député de Marseille.

— L'empereur Guillaume est malade, à Berlin. Il garde la chambre. Le chef de son état-major particulier lui lit les rapports des quartiers généraux de l'Est et de l'Ouest.

— Le prince de Bülow a accepté d'être nommé ambassadeur d'Allemagne à Rome.

— Notre éminent collaborateur M. Emile Routroux, de l'Académie française, a fait à Londres, devant la British Academy, une conférence philosophique et patriotique, à laquelle assistait toute la société londonienne.

— La Bourse de Paris a été rouverte.

— L'arrondissement de Thann est administré par un capitaine de réserve, auditeur au conseil d'Etat.

— Un commissaire de police français a été nommé commissaire spécial à Thann.

— Le conseil général des Bouches-du-Rhône a voté un crédit de 2 millions, dont 1.500.000 francs pour les départements du Nord, et 500.000 francs pour les réfugiés belges.

— On annonce de Berlin que le ministre de la guerre, M. von Falkenhayn, remplace définitivement le comte de Molke comme chef d'état-major général.

— Les négociations entre le Japon et la Chine relativement à Kiao-Tchéou ont été satisfaisantes. Le Japon a acquis la haute main sur l'administration de la voie ferrée de Kiao-Tchéou à Tsin-Nan.

— La guerre dans le golfe Persique : les forces anglo-indiennes ont pris Masera, ont traversé le Tigre et ont occupé les positions au nord de Kumah, qui a capitulé.

— Un train de blessés allemands, comprenant 40 wagons, a déraillé sur la ligne de Gemmenicht à Achers, en Belgique.

— La limitation à 50 fr. des prêts sur gages et des avances sur valeurs mobilières est supprimée. Les opérations du Mont-de-piété reprennent leur cours normal.

— M. Charles Schneider, député, maire et président du conseil général de Belfort, est décédé.

— L'usine de la compagnie Edison, à New-York, a été détruite par un incendie. Les pertes sont évaluées à environ 5 millions de dollars.

— M. Edison a déclaré qu'il commencerait dès demain la reconstruction de l'usine.

— On annonce la mort de M. André Brouillet, le peintre bien connu.

— Le roi des Belges a fait chevalier de l'ordre de Léopold un aviateur français, le lieutenant Radisson, qui s'est distingué à Anvers, à la fin de septembre.

— Le ralentissement constaté dans l'offensive allemande paraît dû au manque de fusils. Les autorités militaires allemandes ne disposent que d'un fusil pour trois réservistes.

— L'université de Pétrograd a élu le roi des Belges membre honoraire.

— Cette année on s'abstiendra d'envoyer des cartes au jour de l'an pour épargner aux services postaux un surcroît de travail.

— Un ancien consul allemand à Sunderland (Angleterre), qui s'était fait naturaliser anglais, a été condamné à mort pour avoir favorisé le départ d'Angleterre de sujets allemands mobilisables.

LES HONNEURS DU FRONT

ou BAÏONNETTE AU CANON !

(Air de Pan, pan, l'Arb., sonnerie militaire et Chant des zouaves.)

Pan, pan ! les gars,
Tirons bien, tirons dans l'as !
On nous fait les honneurs du front
Pour leur taper dans l'acaron.
Allons-y fort, cré nom d'un nom !
Chargeons !... baïonnette au canon !
Nous avons les honneurs du front !

V'la trop longtemps qu'il barbare Guillaume
Faisait l'arène sous sa moustache en l'air,
Et que d'sa bott', dont on sentait l'arôme
Il appuyait dur le talon de fer !
V'la trop longtemps qu'il opprimait l'Alsace,
Mais un beau jour l'Europe a dit : « Assez ! »
Et pour le Droit, la Liberté, la Race,
Sur les Pruscos l'clairon nous a lancés !
Pan, pan ! les gars ! Etc.

L'Kaiser ayant dégoûté tout le monde
Nous avons eu tout d'suite de bons copains :
Russes, Anglais et Belges à la ronde
Sont avec nous pour lui coller des « pains ».
Tous les poilus ont mis dans leur caboche
Qu'c'était le moment ou jamais d'en finir,
Et qu'il fallait avoir raison du Boche
Pour assurer la paix de l'avenir.

Pan, pan, les gars ! Etc.

Zut à la mort et narguons la souffrance !
Suivons le rude exemple des aïeux,
Et remplissons pour notre mère France
Le grand Devoir comme l'ont fait nos vieux.
Ceux de l'an Quatorze écrivent de l'Histoire
Aux nobles plis des drapeaux triomphants,
Et de leur sang ils signent la gloire
De la Patrie et de leurs régiments.

Pan, pan, les gars ! Etc.

LOUIS ALBIN,
(ancien du 3^e zouaves — 1870).

LE TABLEAU D'HONNEUR

CITATIONS A L'ORDRE DE L'ARMÉE

Les Braves, dont les noms suivent, ont été cités à l'Ordre de l'Armée :

Corps d'armée colonial.

Lieutenant **GIARD**, 3^e d'infanterie coloniale : s'est distingué par ses qualités militaires, son entrain et son dévouement depuis le début de la campagne. Le 23 septembre, a été grièvement blessé en assurant dans les conditions les plus difficiles les liaisons entre le chef de corps et la ligne de feu.

Sergent-major **METIVIER**, 3^e d'infanterie coloniale : a fait preuve dans le commandement de sa section de très belles qualités militaires ; a été grièvement blessé.

Sergent réserviste **GUITION**, 3^e d'infanterie coloniale : quoique blessé, est resté deux jours dans les tranchées sans vouloir quitter sa section.

Soldat réserviste **MERCIER**, 3^e d'infanterie coloniale : a montré un bel exemple en restant deux jours à la tranchée, quoique blessé.

Soldat **RICHARD**, 3^e d'infanterie coloniale : belle conduite au feu. A été blessé.

Capitaine **CHAIX**, sous-lieutenant **ARBE** et **DUCHAN**, 4^e d'infanterie coloniale : blessés mortellement le 26 septembre, en faisant bravement leur devoir.

Adjudant **FAUCHEUX**, 4^e d'infanterie coloniale : belle attitude à la tête de sa section ; grièvement blessé au ventre.

Caporal **ESCOURON**, 4^e d'infanterie coloniale : belle conduite à la tête de sa section. Blessé, a néanmoins conservé son commandement.

Capitaine de **RAIGNAC**, 8^e d'infanterie coloniale : commandant provisoirement le 3^e bataillon aux tranchées de première ligne, a maintenu énergiquement ses positions, repoussant une violente attaque de l'ennemi. Blessé au cours du combat.

Capitaine **GILLETTE**, 8^e d'infanterie coloniale : mortellement blessé en faisant bravement son devoir.

Capitaine **LACOSTE**, 8^e d'infanterie coloniale : ayant rencontré le général de division au moment où, blessé grièvement à la tête, on le rapportait sur un brancard, a trouvé la force de lui donner les renseignements les plus précis sur la situation de son bataillon, afin d'assurer l'envoi de renforts nécessaires.

Capitaine **SAJOT**, 8^e d'infanterie coloniale : a brillamment enlevé, le 23 septembre, à la tête de sa compagnie, les tranchées allemandes dans lesquelles a été pris le drapeau du 69^e régiment d'infanterie allemand.

Lieutenant **RAPHAEL**, 8^e d'infanterie coloniale : mortellement blessé en faisant bravement son devoir.

Lieutenant **LESBOUE**, 8^e d'infanterie coloniale : grièvement blessé le 23 septembre en repoussant une attaque d'infanterie ennemie.

Lieutenant **DAUCHE**, 8^e d'infanterie coloniale : a donné un exemple d'énergie au combat du 26 septembre, où, ayant reçu successivement deux blessures, il n'a quitté son commandement qu'après l'engagement terminé.

Sous-lieutenant **STYSKAL**, 8^e d'infanterie coloniale : blessé en repoussant, à la tête de son peloton, l'attaque d'un ennemi très supérieur en nombre.

Adjudant-chef **ANTONINI**, 8^e d'infanterie coloniale : a enlevé à la baïonnette des tranchées ennemies et fait prisonnier un fort détachement commandé par un officier.

Adjudant **VINCENTI**, 8^e d'infanterie coloniale : très belle attitude au combat du 26 septembre ; sérieusement blessé a voulu néanmoins conserver le commandement de sa section.

Sergent fourrier **DURAIN**, 8^e d'infanterie coloniale : blessé à la jambe, n'a consenti à se faire transporter en arrière qu'après avoir épuisé ses munitions.

Sergent **GUEDON**, 8^e d'infanterie coloniale : très bel exemple d'énergie donné à sa section

en restant sur la ligne de feu malgré une blessure.

Capitaine **DOLFUS**, 22^e d'infanterie coloniale : blessé à la tête, le 22 août, évacué et titulaire d'un congé de convalescence, a rejoint son corps, sa blessure non guérie et sans vouloir prendre son congé ; s'est distingué par son sang-froid et son intrépidité aux combats du 6 et du 15 septembre où, grâce à un tir de précision de sa section de mitrailleuses, il arrêta net l'attaque allemande en infligeant à l'ennemi des pertes considérables.

Adjudant **LETONDEUR**, 22^e d'infanterie coloniale : blessé grièvement, a conservé le commandement de sa section jusqu'à ce qu'il soit remplacé.

Adjudant **LORENZI**, 22^e d'infanterie coloniale : belle conduite à la tête de sa section. A fait de nombreux prisonniers.

Sergent réserviste **MAURIN**, 22^e d'infanterie coloniale : isolé avec sa section, s'est emparé de plusieurs tranchées ennemies, a repoussé une contre-attaque et n'a été retiré qu'après avoir brûlé ses dernières cartouches.

Capitaine **AGAMEMNON**, 21^e d'infanterie coloniale : a brillamment enlevé, le 26 septembre, à la tête de sa compagnie, les tranchées allemandes dans lesquelles a été pris le drapeau du 69^e régiment d'infanterie allemand.

Capitaine **CASSON-BARBE**, artillerie de corps : s'est distingué par son calme et son sang-froid le 26 septembre, où il a été blessé.

Lieutenant-colonel **HUSSON**, artillerie divisionnaire 2 : a donné à ses batteries un admirable exemple de stoïcisme en restant malgré trois blessures successives à son poste de commandement et n'a consenti à se laisser emmener que lorsque la perte de sang causée par ses blessures ne lui laissa pas assez de forces pour se tenir debout.

Caporal infirmier **DUPOY**, 25^e d'infanterie coloniale : a fait preuve d'un grand courage en pansant des blessés sous le feu. A été contusionné par un obus et a continué son service.

Aviation.

Médecin-major **REYMOND**, détaché comme observateur en aéroplane : A exécuté, avec une grande bravoure de nombreuses reconnaissances aériennes des plus audacieuses. S'est chargé le 21 octobre d'une reconnaissance extrêmement périlleuse, qu'il n'a pu accomplir avec fruit qu'en descendant au-dessous de nuages très bas, exposé au feu très violent d'infanterie et d'artillerie. A fait preuve en cette circonstance d'un véritable héroïsme. Obligé d'atterrir à 50 mètres des lignes allemandes, a été blessé grièvement, n'a pu être relevé qu'à la nuit, et malgré son extrême faiblesse a trouvé l'énergie de faire un compte rendu très précis de sa reconnaissance. Est mort le lendemain des suites de sa blessure.

Sous-lieutenant d'infanterie **CLAMADIEU**, pilote d'escadrille : a pris part le 21 octobre à une reconnaissance aérienne extrêmement périlleuse ; n'a pas hésité, pour rendre la reconnaissance fructueuse, à descendre au-dessous des nuages très bas, au milieu de feux très violents d'infanterie et d'artillerie. Obligé d'atterrir à 50 mètres des lignes allemandes, a été tué de plusieurs balles, victime de son audace et de son haut sentiment du devoir.

6^e corps d'armée.

Caporal **BROCHETTE**, 23^e bataillon de chasseurs : belle conduite et belle attitude au feu.

7^e corps d'armée.

Capitaine **JUGUET**, génie de la 58^e division, et sous-lieutenant **MASSIN**, 15^e bataillon de chasseurs : dans la nuit du 13 au 14 sep-

tembre, ont traversé les lignes ennemies avec quelques chasseurs du 15^e bataillon pour aller placer en arrière des postes allemands une mine qui, quelques jours plus tard, a fait sauter un train.

Chef de bataillon **ROUSSEAU** ; lieutenant **JACQUOT** ; sous-lieutenant **CHAMPARNAUD** ; sergents **FLAYEUX** et **VASSERLI** ; soldat **MOUGEL**, 152^e d'infanterie : se sont distingués par leur brillant courage le 20 septembre.

Caporal **NURDIN**, 15^e bataillon de chasseurs : ayant reçu la mission de recueillir sept de ses camarades blessés, s'est sacrifié pour chercher à assurer leur enlèvement, faisant le coup de feu jusqu'au dernier moment.

Soldat **PICARD**, 5^e bataillon de chasseurs : a assumé d'un coup de crosse un fantassin allemand qui mettait son lieutenant en joue.

Adjudants **CUSENIER** et **BOISSENOU**, 152^e d'infanterie ; caporal **ROBERT**, 23^e d'infanterie ; soldat **CHEVRIER**, 5^e bataillon de chasseurs : belle attitude et courage au feu.

Capitaine **LALLEMAND**, lieutenants **MICHEL** et **LA BAUME**, **ROUSSEL**, adjudant **MARTIN**, sergent major **LIMPALER**, 5^e bataillon de chasseurs ; caporal **LIEGER**, au service de santé de la 41^e division : belle attitude et courage au feu.

8^e corps d'armée.

Maréchaux des logis **DAUTEL**, **CHARCONNET** ; sous-chef mécanicien **GALLAND**, 48^e d'artillerie : bien que blessés se sont formés spontanément en peloton de pièce sous le feu de l'ennemi le 29 août, permettant ainsi à leur batterie, dont la majeure partie du personnel était hors de combat, de continuer le tir.

Sous-lieutenant **TETU**, 1^{er} d'artillerie ; canonnier **VADROT**, 37^e d'artillerie : belle conduite et belle attitude au feu.

11^e corps d'armée.

Brigadier **PETEL**, 3^e dragons : démonté le 1^{er} septembre, est resté depuis cette époque avec le 108^e rég. d'infanterie, où il n'a cessé de donner le plus bel exemple de dévouement, de courage, d'entrain, faisant le coup de feu dans tous les combats.

Lieutenant **TERNET**, artillerie de la 9^e division de cavalerie : le 26 septembre, pendant deux heures de combat et sous une pluie d'obus de mortiers allemands, fit preuve de sang-froid et d'énergie. Blessé à la figure, n'a pas quitté les batteries.

Lieutenant **BONNEAU**, artillerie de la 9^e division de cavalerie : le 26 septembre, pendant deux heures de combat et sous une pluie d'obus de mortiers allemands, fit preuve de sang-froid et d'énergie.

12^e corps d'armée.

Général **DESCOINGS**, commandant la 21^e division d'infanterie ; colonel **JACQUOT**, commandant la 47^e brigade d'infanterie ; lieutenant-colonel **ROYE**, commandant le 107^e rég. d'infanterie ; chef de bataillon **LARRIERE**, commandant le 326^e rég. d'infanterie : ont fait preuve des qualités les plus brillantes pendant les combats du 7 au 10 septembre au cours desquels les unités qu'ils commandaient, placées sur un des points les plus attaqués, ont constamment repoussé et contre-attaqué l'ennemi en lui infligeant des pertes considérables.

Colonel **DUBOIS**, 48^e d'infanterie : a brillamment conduit son régiment, puis exercé le commandement d'une brigade, depuis le 26 août, s'est particulièrement distingué au combat du 31 août. A été atteint le 10 sep-

tembre 1914 d'une violente commotion cérébrale, par suite d'éclatements proches d'obus de gros calibre, alors qu'il commandait la brigade à l'attaque.

Capitaine de réserve **BONAFIOUS**, 326^e rég. d'infanterie : très calme soldat ; a, dans la journée du 24 août, conduit avec énergie la fraction de la compagnie avec laquelle il se trouvait. Contusionné sérieusement par un éclat d'obus, a continué à mener ses hommes et a reçu une seconde blessure plus sérieuse. D'un dévouement et d'une énergie hautement méritoires.

Sous-lieutenant de réserve **GROS**, 326^e d'infanterie : belle conduite au feu. Au cours d'un combat, est resté dans les tranchées avec sa section malgré des pertes. Connaissant cette situation, a employé toute son énergie pour maintenir à leur poste les vivants.

Adjudant **DUTOURNIER**, 326^e d'infanterie : excellent sous-officier, commandant sa section d'une façon remarquable. Après s'être fait remarquer aux combats précédents, a montré une énergie et un entrain remarquables.

Sergent-fourrier **CHEYROUX**, 326^e d'infanterie : a emporté sous les obus l'adjudant du bataillon grièvement blessé et fait preuve, dans la journée du 6 septembre, comme agent de liaison, de courage et d'initiative.

Tambour **BUGEAUD**, 326^e d'infanterie : sous le feu très intense de l'artillerie, a permis à quinze reprises différentes, à des blessés de gagner un lieu sûr : a donné, pendant les journées des 8, 9 et 10 septembre, un admirable exemple de sang-froid et de courage.

Soldat **LAMOURÉUX**, 326^e d'infanterie : bravoure et sang-froid remarquables dans tous les combats qui ont eu lieu jusqu'ici. Le 24, en arrêtant par son attitude énergique, en relevant le moral de ses camarades : le 28 en se déplaçant à maintes reprises sous la ligne de feu pour renseigner et diriger le tir de ses camarades ; le 31 août, en allant rechercher sous le feu de l'ennemi un camarade grièvement blessé, a contribué le 8 septembre à maintenir par son entrain l'énergie de ses camarades demeurés pendant quatorze heures sous le feu de l'artillerie.

Sergent **DUMAS**, 326^e d'infanterie : chef de patrouille le 21 septembre, a réussi à détruire une patrouille allemande commandée par un officier. A rapporté sous une grêle de balles cet officier blessé en arrière de nos lignes. A fait preuve au cours de cette mission de belles qualités de sang-froid et de courage.

Capitaine de **PLANCHARD** de **CUSSAC**, 138^e d'infanterie : belle conduite au feu depuis le début des hostilités, en particulier au combat du 9 septembre ; a, par ses dispositions judicieuses et par son énergie, contribué à augmenter le trouble dans la fraction ennemie battant en retraite et s'est maintenu sur sa position malgré un feu très violent d'artillerie qui l'a blessé ainsi qu'un de ses officiers.

Capitane **MOLLIE**, 138^e d'infanterie : belle conduite au feu depuis le début des hostilités. Au combat du 31 août, s'est particulièrement distingué en menant sa compagnie au combat et l'a maintenue sous les feux très violents d'artillerie et d'infanterie dans des tranchées improvisées. Est resté sur sa position de huit heures à dix-huit heures, malgré l'effort de l'ennemi pour l'en déloger.

Adjudant **GRACIES**, 126^e d'infanterie : très belle conduite au feu, a conduit sa section avec vigueur et l'a utilisée parfaitement dans toutes les circonstances du combat : blessé au combat du 28 août.

Sergent **MASSIAS**, 126^e d'infanterie : au cours du combat du 24 août, ayant été blessé par une balle qui lui a traversé la jambe, n'a pas voulu quitter le champ de bataille où il n'a pas cessé de donner le plus bel exemple, après avoir reçu les soins sommaires qu'il ne voulait pas accepter. Le lendemain, a refusé de se faire évacuer et est resté à son poste dans sa compagnie.

Soldat réserviste **DUTHEIL**, 126^e d'infanterie : après que ses chefs furent tombés, a pris le commandement de sa section, lui a donné le plus bel exemple de courage, a fait vigoureusement face à l'attaque de nuit du 10 septembre, à vingt heures.

Soldat réserviste **PRADEAU**, 126^e d'infanterie : dans une attaque de nuit, envoyé au capitaine par son chef de section faire un compte-rendu et blessé d'un coup de feu

pendant l'accomplissement de sa mission, est revenu à sa section, atteint d'une nouvelle blessure. Ne s'est retiré du combat que sur l'ordre formel de son capitaine.

Soldat réserviste **COURTIN**, 126^e d'infanterie : a détourné une mitrailleuse ennemie en la saisissant par le canon, tuant deux servants de cette mitrailleuse. A sauté ensuite dans une tranchée occupée par une vingtaine d'ennemis, les tuant presque tous à coups de feu et à coups de baïonnette. Blessé légèrement au-dessous du bras ; n'a pas cessé de combattre. Ne s'est présenté au médecin que le surlendemain, sur l'ordre de son capitaine.

Capitaine **BOURGUEIL**, 126^e d'infanterie : proposé une première fois pour son calme et son sang-froid aux combats des 23 et 26 août. A pris, depuis, le commandement du 3^e bataillon, l'exerce convenablement. A participé brillamment à la lutte livrée du 8 au 11 septembre.

Capitaine **NOURRISSON**, 108^e rég. d'infanterie : conduite héroïque au combat du 8 septembre. A arrêté les progrès de l'ennemi à force de courage et d'énergie : s'est entièrement sacrifié avec sa compagnie. Blessé une première fois, a donné l'exemple du plus admirable sang-froid en retournant au feu et y maintenant sa compagnie.

Capitaine **BOURAND**, 108^e d'infanterie : a dirigé sa compagnie avec méthode et calme et un sang-froid remarquable, ses quatre chefs de section blessés ; a rapidement réorganisé son unité sous une pluie de balles.

Médecin de réserve **FARGEOT**, 108^e d'infanterie : conduite admirable dans les soins donnés aux blessés sur la ligne de feu. Dévouement sans bornes.

Adjudant-chef **SESQUET**, 108^e d'infanterie : le 8 septembre, son capitaine et les officiers de sa compagnie ayant été blessés, a commandé la compagnie avec la plus grande énergie jusqu'au moment où lui-même a été blessé.

Sous-lieutenant de réserve **CHARBONNIER**, 107^e d'infanterie : au combat du 28 août, a été blessé en entraînant sa section au feu et signalé par son chef de bataillon d'une manière toute particulière pour son sang-froid et son entrain au combat.

Sous-lieutenant de réserve **SAUBANÈRE**, 107^e d'infanterie : blessé de deux coups de feu en entraînant sa section au feu, combat du 28 août.

Adjudant **COLLIN**, 107^e d'infanterie : a fait preuve du plus grand sang-froid et de beaucoup de courage dans le combat de nuit du 8 au 9 septembre. A fait 9 prisonniers dont un officier.

Sergent **MARCEUF**, 107^e d'infanterie : a fait preuve de beaucoup de sang-froid et de courage dans le combat de nuit du 8 au 9 septembre où il a contribué à la capture de nombreux prisonniers.

Capitaine **FORTEIT**, 100^e d'infanterie : a su maintenir sa compagnie au feu malgré des pertes sensibles.

Capitaine **DO**, 100^e d'infanterie : a pris le commandement du bataillon après la blessure de son chef et l'a dirigé avec vigueur et intelligence.

Lieutenant **DUSSAUD**, 100^e d'infanterie : blessé au combat du 21 août où il a donné le meilleur exemple à sa troupe.

Adjudant **ESCOURROU**, 100^e d'infanterie : blessé au combat du 10 septembre.

Adjudants **CHANTECAILLE**, **VILLANOVE**, 100^e d'infanterie : blessés le 27 août. Adjudant **LANZALAVI**, 100^e d'infanterie : blessé le 6 septembre à l'attaque d'un pont. Caporal réserviste **LAGRENAUDIE**, 100^e d'infanterie : blessé au bras le 24 août, a continué à marcher jusqu'au 6 septembre.

Adjudant de réserve **VALLADE**, 50^e rég. d'infanterie : Pendant l'attaque d'une position, s'est brillamment comporté, a continué à conduire sa section avec entrain sous le feu d'une compagnie de mitrailleuses après avoir reçu un éclat d'obus à l'épaule.

Capitaine **BENTATA**, état-major de la 41^e brigade d'infanterie : A pris part comme capitaine adjoint au colonel commandant le 126^e à tous les combats livrés depuis le 21 août jusqu'au 23 ; puis aux combats livrés par la brigade du 29 août au 22 septembre comme officier d'ordonnance du commandant de la brigade. A porté des ordres importants au milieu d'une pluie de balles et d'obus.

Lieutenant de réserve **VATIN**, état-major de la 48^e brigade d'infanterie : S'est fait remarquer au combat en ravitaillant personnellement en essence un aviateur arrêté et cela, sous le feu de l'ennemi. A ainsi rendu un service signalé à cet aviateur chargé d'une mission spéciale. D'une bravoure froide, réfléchie, a accompli avec un beau courage toutes les missions périlleuses qui lui ont été confiées.

Colonel **RENAUD**, commandant le 34^e rég. d'artillerie ; lieutenant-colonel **MARIAUX**, de l'artillerie de corps (52^e d'artillerie) ; chef d'escadron **HUCHER**, 2^e rég. d'artillerie lourde ; chef d'escadron **ROY**, 21^e d'artillerie : ont fait preuve des plus brillantes qualités dans le commandement de leurs groupes qui, malgré de lourdes pertes, ont constamment soutenu l'infanterie de leur feu et contribué ainsi à la retraite de l'ennemi.

Chef d'escadron **MARTIN DESRIENNE**, 51^e d'artillerie : pendant tous les combats de la 24^e division d'infanterie, a rempli avec la plus grande énergie et le plus grand sang-froid les missions d'accompagnement au plus près la marche de l'infanterie. Blessé grièvement au combat du 31 août.

Capitaine de **GEOFFRE DE FABRIGNAC**, 34^e d'artillerie : a montré un sang-froid remarquable dans les différents combats où sa batterie a été engagée. A été blessé.

Capitaine **POMMERET**, 34^e d'artillerie : a été blessé au combat le 8 septembre 1914.

Capitaine **MASCHAT**, 34^e d'artillerie : a brillamment commandé sa batterie dans les différents combats depuis le commencement de la campagne jusqu'au 8 septembre où il a été blessé.

Sous-lieutenant **CASTEN**, 34^e d'artillerie : a été blessé au combat le 8 septembre 1914. Adjudant **CAVARD**, 34^e d'artillerie : a fait preuve de courage et sang-froid au cours d'un combat le 28 août, a été blessé d'une balle à la cuisse droite, est resté à son poste pendant une heure malgré sa blessure.

Maréchal des logis **REBERYOL**, 34^e d'artillerie : a fait preuve de sang-froid dans le commandement d'une pièce détachée aux avant-postes, a été blessé depuis en accomplissant une autre mission très périlleuse.

Maréchal des logis **PRADIER**, 34^e d'artillerie : sous-officier ancien et d'un dévouement remarquable. C'est le type du sous-officier parfait. La pièce qui précédait la sienne ayant été pulvérisée par un obus explosif de 11, s'est arrêté pour recueillir les blessés et vérifier les morts, pendant que les projectiles continuaient à éclater à côté de lui. Blessé à l'épaule.

Maréchal des logis **ALEXANDRE**, 34^e d'artillerie : a eu le bras cassé par une balle au combat du 28 août 1914, en allant sous le feu de l'artillerie ennemie chercher des renseignements auprès du commandant de groupe. A continué sa mission malgré sa blessure et ne s'est porté vers l'arrière qu'une fois sa mission remplie.

2^e canonnier conducteur **POTEVIN**, 34^e d'artillerie : a, au combat du 27 août, sauvé un arrière-train de canon dans des circonstances très périlleuses. Avec l'aide de trois hommes d'infanterie, il sortit un arrière-train de canon de la lisière d'un bois, le descendit tout seul pendant près de 150 mètres, sous un tir violent d'obusiers et l'accrocha à un avant-train pendant qu'une rafale de ces obusiers tombait à quelques mètres de lui.

Lieutenant de réserve **LAGRANGE**, 21^e d'artillerie : seul officier disponible d'un groupe sur la ligne de feu, a exercé pendant plusieurs heures le commandement de ce groupe, a préparé et fait exécuter des tirs des plus meurtriers qui ont contribué au succès de nos armes.

Lieutenant de réserve **BLANC**, état-major de l'artillerie du 12^e corps d'armée : a fait preuve depuis le début de la campagne du plus grand esprit d'initiative. Au combat du 21 août, a vigoureusement combattu et n'a quitté le champ de bataille qu'à la nuit.

Adjudant **BREMONT**, 2^e d'artillerie lourde : blessé à la tête au combat du 8 septembre, est resté à son poste de chef de section et a continué son service avec le plus grand calme et beaucoup de courage.

Capitaine **PICOT DE PERSILHON**, compagnie du génie 12/2, de la 24^e division d'infanterie : a fait preuve pendant l'attaque de nuit des tranchées allemandes (nuit du 20 au 21 septembre) d'un courage digne d'être cité en exemple, en conduisant sa compa-

gnie jusqu'à 15 mètres des retranchements ennemis pour déposer une gaine de 25 pécards et les faire détonner.

Lieutenant **DESGEANS**, compagnie divisionnaire du génie : a eu sous le feu, au cours de l'attaque de nuit menée par l'infanterie, une très belle attitude, a entraîné un détachement de sapeurs volontaires en vue de détruire à la mélinite une section de mitrailleuses ennemies. A été blessé.

LÉGION D'HONNEUR

Sont nommés dans la Légion d'honneur :

Au grade de chevalier.

Lieutenant **CHAVERONDIER**, 23^e dragons : a couvert, avec une quinzaine de gradés et de cavaliers, parmi lesquels plusieurs blessés, le ralliement de son escadron sous le feu le plus vif. Au cours de sa retraite, a attaqué un peloton de uhlans, qui a pris la fuite, laissant douze tués, dont l'officier, sur le terrain ; a ramené son détachement en bon ordre, malgré la difficulté de la situation.

Lieutenant **DEZAUTIERE**, 2^e dragons.

Capitaine **LARMOYER**, 9^e cuirassiers : chargé, le 20 août dernier, d'assurer avec son escadron la protection de la division sur son flanc droit, et accueilli par une fusillade très vive, est resté, grâce à son énergie et à son sang-froid, sur la position qui lui avait été assignée ; a assuré l'exécution complète de la mission qui lui avait été confiée.

Lieutenant **THIEBAUT**, 2^e cuirassiers.

Capitaine **ABZAC**, 17^e régiment de chasseurs : a exécuté le 12 et le 23 août une opération de découverte particulièrement réussie.

Capitaine **PAGES**, 13^e hussards.

Lieutenant **COURLET DE VREGILLE**, 11^e dragons : faisant avec son peloton l'avant-garde d'une patrouille, fut accueilli par une violente fusillade. Ayant eu son cheval tué et atteint lui-même d'une balle à la cuisse, fit preuve du plus grand sang-froid pour échapper à l'ennemi. Malgré sa blessure, a toujours conservé le commandement de son peloton. S'était déjà signalé en surprenant une patrouille allemande, dont il tua le chef et ramena le cheval.

Capitaine **FONTAINE**, 6^e hussards.

Capitaine **WEMAERE**, instructeur à l'école d'application de cavalerie. Détaché à l'état-major d'une armée : Dans la nuit du 2 septembre, se trouvant dans une localité au moment où la cavalerie allemande y pénétrait, a immédiatement organisé la défense avec des territoriaux et a tenu pendant deux heures sous le feu de tirailleurs, de mitrailleuses et même de canons installés à 200 mètres.

Lieutenant **GILBERT**, 2^e cuirassiers.

Capitaine **NOUVEL**, 12^e hussards : a fait preuve de beaucoup d'énergie au combat, où il a reçu trois blessures en commandant son escadron au combat à pied.

Capitaine **MARCOTTE DE SAINTE-MARIE**, 12^e cuirassiers.

Capitaine **CHANOINE**, 9^e chasseurs : brillante conduite au combat du 10 septembre. A rapporté d'une reconnaissance personnelle des renseignements très importants dont la connaissance par le commandement a déterminé le recul de l'ennemi.

Capitaine **OUY**, 21^e dragons.

Lieutenant **HOUEDEMON**, état-major de la 53^e division de réserve : a fait preuve de belles qualités militaires et d'une grande bravoure au cours de la campagne. Blessé grièvement le 20 septembre au poste de commandement du général commandant la division.

Capitaine **BUREAU**, 11^e hussards.

Lieutenant **DUSEIGNEUR**, 16^e dragons : lancé en pointe devant son escadron, dans un chemin creux et boisé, a été assailli par une grêle de balles ; s'est montré héroïque en poussant de l'avant et en continuant sa mission : a été chercher et a envoyé le renseignement, objet de la reconnaissance confiée à l'escadron.

Capitaine **HAENTJENS** (école de Saumur).

Capitaine du **PERIER DE LARSAN**, 10^e hussards : a montré la décision la plus heureuse en bousculant, le 22 août 1914, avec son peloton, à l'arme blanche un escadron ennemi, déployé à pied en tirailleurs et

avec le plus grand sang-froid en ralliant son peloton sous un feu violent, sans perdre des prises en chevaux. A fait preuve du plus grand courage et de l'entrain le plus vigoureux le 26 août.

Capitaine de **HEINE**, 2^e chasseurs d'Afrique.

Sous-lieutenant **COURTOIS**, 17^e dragons : a été grièvement blessé en exécutant une reconnaissance.

Capitaine **WEST**, 9^e cuirassiers.

Lieutenant de **LESCURE**, 3^e hussards : a brillamment conduit une reconnaissance ; s'est glissé entre deux colonnes allemandes, d'où il put les observer tout à son aise et recueillir les renseignements les plus précieux. Ayant été écarté et sur le point d'être fait prisonnier, a abandonné ses chevaux. S'est glissé la nuit dans un pays occupé par les troupes allemandes et est parvenu avec ses hommes dans les avant-postes français.

Chef d'escadrons **GASSER**, 32^e dragons.

Lieutenant **LOGELIN**, 4^e hussards : a fait preuve de la plus audacieuse activité, en même temps que de beaucoup de sang-froid et d'un esprit de ressources qui lui ont permis de renseigner le commandement d'une façon précise, malgré tous les dangers dont il était entouré.

Lieutenant **LAVIGNE**, 1^{re} division de cavalerie : a fait preuve de la plus grande énergie et d'un esprit de décision remarquables en organisant la défense de son convoi. N'a pas hésité à porter en avant les cavaliers démontés du convoi et, par son exemple, les a entraînés à l'attaque de l'infanterie allemande, ce qui permit de dégager les voitures.

Capitaine **URZEL**, 12^e légion de gendarmerie.

Capitaine **GELLIE**, 21^e d'artillerie : a assisté avec sa batterie à tous les combats auxquels a pris part la 62^e division de réserve.

Chef d'escadrons **GONZALES**, chef d'état-major de la 20^e division : a, dans des conditions critiques fait preuve de sang-froid et de courage en assurant la préparation des ordres et proposant les mesures que nécessitait la situation : a, en particulier, le 20 août, pris de sa propre initiative et en l'absence du général appelé auprès du commandant du corps d'armée, les dispositions nécessaires dans un mouvement de repli.

Capitaine **DELBOIS**, 51^e d'artillerie : le 20 septembre, a maintenu sa batterie toute la journée sous un feu très violent qui a fait subir des pertes très sensibles à cette batterie. N'a cessé de commander avec calme.

Capitaine **TOUZINEAU**, 52^e d'artillerie : officier d'artillerie des plus complets, s'est fait remarquer par sa bravoure dans tous les combats auxquels il a pris part.

Capitaine **BIRAUD**, 20^e d'artillerie (chef d'escadron à titre temporaire au 33^e régiment d'artillerie) : a fait preuve, au combat du 25 octobre 1914, de sang-froid, de coup d'œil et de réelles connaissances techniques en arrivant, sans faire éprouver des pertes à son personnel, à installer, à moins de 800 mètres d'une maison garnie de mitrailleuses ennemies qui depuis la matinée arrêtaient la progression du 114^e régiment d'infanterie, deux batteries qui ont en quelques minutes éteint le feu des mitrailleuses.

Capitaine **DUPONT**, état-major de l'artillerie du 1^{er} corps d'armée : remarquable par son énergie, son calme et sa brillante conduite au feu.

Capitaine **HAUSER**, état-major de l'artillerie du 20^e corps d'armée : remplit avec le plus grand dévouement et une compétence absolument qualifiée les fonctions de son grade à l'état-major du commandement de l'artillerie du 20^e corps d'armée.

Capitaine **CORNU**, parc d'artillerie du 1^{er} corps d'armée : excellent officier qui assure d'une façon parfaite et avec un zèle inlassable le service du ravitaillement en munitions.

Capitaine **LACHEVRE**, 22^e d'artillerie, commandant le 2^e groupe A. D. 53 : a, grâce à une habile occupation du terrain et à des travaux de protection remarquablement organisés, réduit dans des proportions considérables les pertes de son groupe qu'il a maintenu sous le feu pendant près de trois semaines dans le courant de septembre sur la même position, assurant d'une façon remarquable la liaison avec les corps d'infanterie.

Chef d'escadron **JULLIEN**, 60^e d'artillerie : a obtenu de son groupe, par son autorité personnelle, des résultats remarquables. Le 11 septembre a déterminé la retraite de l'ennemi et a aidé puissamment la progression

de notre infanterie en prenant lui-même le commandement d'une batterie. A commencé par réduire deux batteries au silence, a démoli la troisième dont deux canons et quatre caissons sont restés entre nos mains.

Capitaine **KUNAST**, 37^e d'artillerie.

Capitaine **CALLIES**, 19^e d'artillerie : a fait preuve du plus grand sang-froid pendant un combat particulièrement meurtrier. Appelé à prendre le commandement de son groupe, après la mise hors de combat du chef d'escadron et des deux autres capitaines, a donné des ordres très précis et très complets qui ont permis d'assurer le repli de son groupe en bon ordre.

Capitaine **DUMAS**, parc d'artillerie du 13^e corps d'armée.

Capitaine **NAVEL**, état-major du 20^e corps d'armée : d'un zèle à toute épreuve ; a rendu les plus grands services à l'état-major du 20^e corps.

Capitaine **ROLLAT**, 26^e d'artillerie.

Capitaine de **ROQUEMAUREL**, état-major du 17^e corps d'armée : officier d'élite, toujours sur la brèche, se dépensant sans compter ; dirige avec une compétence remarquable le 2^e bureau de l'état-major.

Capitaine **GAUTIER**, 59^e d'artillerie.

Capitaine **MENU**, 45^e d'artillerie.

Capitaine de **GEOFFRE DE CHABRIGNAC**, 34^e d'artillerie : a montré un sang-froid remarquable dans les différents combats où sa batterie a été engagée. A été blessé.

Capitaine **MARCHAND**, 45^e d'artillerie.

Capitaine **MARTINET**, 41^e d'artillerie : a montré la plus grande énergie dans tous les engagements, notamment le 18 septembre où, blessé à la tête, il est resté à son poste et a continué à commander sa batterie.

Capitaine **LANGLOIS**, 31^e d'artillerie.

Capitaine **MAGNIEN**, 4^e d'artillerie : belle conduite au combat du 15 août 1914.

Capitaine **LESPAGNOL**, 5^e d'artillerie à pied.

Capitaine **ESCOT**, 53^e d'artillerie : très belle conduite au feu ; a occupé pendant plusieurs jours un poste d'observation particulièrement périlleux. A pu, de ce poste, grâce à la ténacité et à la froide bravoure dont il a fait preuve, diriger efficacement le tir de sa batterie au profit de la troupe d'infanterie qu'il appuyait.

Capitaine **ROCHET**, 32^e d'artillerie.

Capitaine **LELORRAIN**, 59^e d'artillerie : d'une grande bravoure, plein d'entrain, aimé de sa batterie à la fois il sait communiquer son ardeur. Au combat du 14 septembre 1914, a soutenu sa batterie dans un ordre parfait, pendant plus de cinq heures, sans cesser son tir sous le feu d'une batterie d'obusiers non réprimés.

Capitaine **DE PEYRONNET**, parc d'artillerie du 9^e corps.

Capitaine **BLAISE**, 40^e d'artillerie, observateur à la 3^e armée : a accompli de nombreuses reconnaissances sous le feu ennemi ; poursuivi par des avions ennemis, les a écartés en ouvrant le feu sur eux. A rapporté maints renseignements importants.

Capitaine **GUYOT-SIONNEST**, 50^e d'artillerie.

Capitaine **MORISSON**, 41^e d'artillerie, observateur : le 27 septembre, commence à observer en aéroplane et réussit parfaitement. Le 8 octobre, a fait preuve d'une ténacité, d'une énergie et d'une bravoure remarquables en venant à bout des plus grandes difficultés après avoir couru les plus grands dangers et en parvenant, malgré tout, à remplir jusqu'au bout la mission qui lui avait été confiée. Se dévoue entièrement à sa tâche et rend les plus grands services pour la préparation des attaques.

Capitaine **BOUTIN**, parc d'artillerie du 12^e corps d'armée.

Capitaine **PON3**, 2^e d'artillerie lourde : belle tenue au feu. Blessé le 8 septembre, a maintenu l'ordre dans sa batterie qui venait de perdre d'un seul coup son capitaine, un lieutenant et plusieurs servants. A assuré le passage du commandement avec calme avant de se laisser conduire à l'ambulance.

Capitaine **RECOURA**, parc d'artillerie du 14^e corps.

Capitaine **POMMERET**, 34^e d'artillerie : brillante conduite dans tous les combats auxquels il a pris part. A été blessé le 8 septembre.

Le Gérant : G. CALMÉS.

Imprimerie, 31, quai Voltaire, Paris 7^e.